

**Knee, Philip, *Penser l'appartenance. Enjeux des Lumières en France, Sainte-Foy* : Presses de l'Université du Québec, 1995, 270 p.**

**André Lacroix**

Volume 9, numéro 1, automne 1998

Médiations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801098ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801098ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacroix, A. (1998). Compte rendu de [Knee, Philip, *Penser l'appartenance. Enjeux des Lumières en France, Sainte-Foy* : Presses de l'Université du Québec, 1995, 270 p.] *Horizons philosophiques*, 9(1), 147–148.  
<https://doi.org/10.7202/801098ar>

**Knee, Philip, *Penser l'appartenance. Enjeux des Lumières en France*, Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec, 1995, 270 p.**

La réflexion que nous propose M. Philip Knee dans son dernier livre, *Penser l'appartenance. Enjeux des Lumières en France* porte sur la notion d'appartenance et sur le lien qui existe entre les individus qui forment une même communauté. Cette réflexion est conduite à partir de la question suivante : comment un individu libre peut-il assumer son statut tout en reconnaissant l'existence des déterminismes culturels qui forgent sa personnalité et lui permettent de s'identifier à une communauté spécifique? Plutôt que de répondre lui-même à la question posée, l'auteur choisit de laisser parler les philosophes des Lumières, qui ont, plus que quiconque selon lui, été concernés par cette problématique. Ainsi propose-t-il de jeter un éclairage résolument dix-huitiémiste sur une question qui hante encore beaucoup d'esprits aujourd'hui.

Dans un premier chapitre, Knee aborde la question sous un angle essentiellement moral en distinguant entre l'intérêt égoïste des individus et leur sentiment à l'égard de la communauté. Pascal, Helvétius et Rousseau constituent ici ses principaux interlocuteurs. L'analyse des textes lui permet de développer l'idée que l'être humain n'est véritablement libre qu'en fonction de son appartenance à une communauté. Or, Knee est bien conscient des limites de cette solution (qui n'en est pas vraiment une). Cela l'amène à reformuler la question, dans un second chapitre qui constitue le deuxième volet de sa réflexion, en la situant cette fois au niveau politique.

L'auteur aborde cet aspect de la problématique en faisant ressortir, d'une part, les limites de la légitimité de chaque communauté face à l'affirmation des différentes volontés individuelles et, d'autre part, la pluralité des réponses possibles au sein de chacune des communautés. Montesquieu est alors sollicité pour fournir une réponse au problème laissé en plan par Rousseau. Par auteur interposé, Knee s'interroge alors sur les vertus de la société. S'en remettant de nouveau aux textes pour en tirer une interprétation assez originale, il semble vouloir se ranger aux côtés de Montesquieu et laisse entendre que cette légitimité ne se trouve pas nécessairement dans le politique : la légitimité de la communauté et de ce qui lie ses membres les uns aux autres serait à chercher non pas du côté de «l'exigence d'une volonté homogène ou de la fabrication d'une appartenance, mais [de] celle d'un processus incertain, prenant en charge la diversité des acteurs sociaux et de leurs enracinements» (p. 173-174). La légitimité recherchée se trouverait donc dans un type de démocratie orienté par le processus politique de la délibération.

Mais il reste encore à déterminer ce qui fonde cette démocratie et le politique, ce qui permet à Knee de dévoiler un autre pan de sa réflexion. Ce sera l'objet du troisième et dernier chapitre.

Après avoir traité de l'aspect moral et de l'aspect politique, Knee est amené presque naturellement à se tourner vers ce qui semble le plus fondamental à ses yeux : le caractère religieux de notre appartenance à la communauté. Cette fois, c'est Robespierre qui sert d'interlocuteur principal pour faire ressortir le fondement spirituel de tout ce qui nous unit à la communauté. L'auteur suggère que même une démarche positiviste comme celle de Comte recouvre une dimension religieuse non négligeable, laquelle fonderait en grande partie notre appartenance à la communauté. Mais Knee s'abstient prudemment de trancher définitivement la question de l'appartenance; il préfère plutôt noter que «les trois enjeux abordés dans les pages qui précèdent indiquent certaines tensions de la pensée politique moderne, qui découlent de la mise en cause de la religion comme fondement du lien social à l'époque des Lumières» (p. 241). Et c'est en faisant intervenir Tocqueville qu'il insiste finalement sur le fait qu'avec la religion, c'est la perte des anciennes valeurs morales qui caractérise toute la période qui a suivi les Lumières jusqu'à nos jours, une période pendant laquelle l'être humain semble plus que jamais en quête d'identité : comme le dit Tocqueville, la démocratie seule n'est garante de rien, sinon de la possibilité de dialoguer, de discuter d'égal à égal.

Ainsi, en faisant appel aux textes des philosophes des Lumières, qui ont encore beaucoup à nous apprendre, la réflexion de Knee nous fournit l'occasion de renouer avec une pensée fort riche. De ce point de vue, son livre est plein d'enseignements; à condition de ne pas y chercher de «réponse» à la question posée mais plutôt d'y voir une occasion de relire certains grands classiques des Lumières et de la Révolution française.

André Lacroix,  
Centre de recherche en droit public,  
Université de Montréal